

Sur le refus formel des Iroquois d'accepter ce point, on feignit de l'abandonner et de se contenter d'une paix à leur guise demandant seulement que l'on commençât par délivrer les Algonquins capturés récemment.

Ce fut le signal du désaccord. Le masque était levé. Il n'y eut plus moyen de s'entendre. M. de Montmagny se retira.

Comme il mettait pied à terre aux Trois-Rivières, la barque armée qui venait de Québec arriva, toutes voiles dehors, en vue des Iroquois. Ceux-ci, ne pouvant plus cacher leurs mensonges et voyant ce déploiement de forces, prirent tout à coup une attitude martiale. Au milieu d'un va-et-vient qui montrait qu'ils se préparaient au combat, ils se mirent à injurier les Français, ce qui décida M. de Montmagny à passer la nuit sur le fleuve, pour épier leurs mouvements et les repousser au besoin.

Le lendemain matin, il leur envoya des parlementaires, qu'ils chassèrent avec des menaces et en arborant la chevelure d'un Algonquin pris sur les lieux.

Sans plus tarder, les pièces de fonte de la barque et les pierriers des chaloupes ouvrirent un feu vigoureux sur leur fort. La journée se passa, mais les Iroquois ne sortirent pas pour attaquer, comme on s'y attendait vu leur nombre. Au contraire, tandis que leurs arquebusiers tiraillaient près du rivage, ils firent leurs préparatifs de retraite, et la nuit venue, sans que les Français s'en aperçussent ils décampèrent pour se retirer dans un second fort, qu'ils avaient eu la précaution de construire à un quart de lieue plus haut, vers la rivière Godefroy, dans les bois, et dont les Français ignoraient l'existence. Ce second fort était tellement bien fait qu'il pouvait résister aux balles et aux boulets.

Comme ils tenaient du feu allumé dans le premier fort et que les tireurs y étaient demeurés pour faire le coup de feu, on ne comprit que très-tard, le lendemain, ce qui s'était passé. Les Français ne perdirent pas une minute, ils entreprirent de les relancer jusqu'à l'autre fort, mais aussitôt, les tirailleurs iroquois, sortant du premier fort et s'abritant avec adresse derrière les arbres de la forêt, couvrirent la retraite du reste de leurs gens en visant au plus près et en reculant à propos. Les soldats et les volontaires furent tenus en échec. La nuit acheva de protéger les Iroquois. Ils disparurent sans avoir éprouvé de pertes sérieuses quoiqu'ils eussent été grandement effrayés par l'artillerie.

Un jeune Algonquin prisonnier, qui réussit à s'enfuir durant cette retraite, rapporta que les canons les frappaient de terreur et qu'ils n'auraient pas osé résister en rase campagne, mais " d'en tuer beaucoup, dit la *Relation*, c'est ce que les Français ne doivent.